

La forêt : espace de «naturalité» ?

La forêt est perçue majoritairement par les sociétés modernes comme l'un des derniers espaces «naturels», sanctuaire à préserver du fait de son degré élevé de «naturalité». Ce terme apparut dans les années 1960 dans le monde anglosaxon, a gagné l'Europe, où il fait l'objet de débats. S'agit-il seulement d'un concept de portée philosophique, ou bien ce concept à l'articulation des sciences sociales et des sciences de la nature peut-il aussi inspirer de nouveaux objectifs et la gestion forestière ?

Qu'entend-on par naturalité ?

La naturalité est la qualité de ce qui est constitué par les seules forces de la nature. Dans le vocabulaire environnemental, elle renvoie au caractère sauvage d'un paysage ou d'un milieu naturel, en opposition avec ce qui est marqué par l'action de l'homme. Il s'agit d'un concept actuellement très débattu, qu'il ne faut pas confondre avec celui de biodiversité : un écosystème très artificialisé peut être très riche en espèces. La naturalité des forêts, en tant que concept des sciences de la nature, est appréciée par la



Figure 1. "Parc National de Bialowieza, Pologne, 0029" (Photo Jacek Karczmarz)

composition, la structure et le fonctionnement des écosystèmes forestiers (cf. la diversité des espèces, l'indigénat, la structure, la diversité des micro-habitats, la maturité, la complétude de la dynamique, la continuité spatiale, et l'ancienneté de l'état boisé). Elle est ainsi évaluée au travers de bio-indicateurs, des caractéristiques du sol (humus, traces de fertilisation ancienne, ...), de la présence de gros bois et de bois mort en quantité significative, de la proportion d'arbres matures (avec présence de la faune et flore associées), de la structure du peuplement (avec les différents stades de la sylvigénèse), de la diversité des essences et de la comparaison avec une flore potentielle. Cette analyse suppose une capacité à intégrer différences échelles spatiales, et à prendre en compte la mosaïque observée des écosystèmes et leur histoire connue (chablis, incendies, coupes et travaux sylvicoles connus...).

La forêt de Bialowieza D'une contenance de 125 000 hectares, cette forêt, à cheval depuis 1945 sur la Pologne et la Biélorussie, est un ancien domaine de chasse des rois de Pologne, puis des tsars. Le haut degré de naturalité d'une partie de ce très vaste massif de plaine peu affecté par la gestion forestière, a justifié l'adoption en 1921 d'un statut de réserve naturelle, puis en 1932 de parc national. Bialowieza est en Europe le meilleur exemple d'un massif forestier de grande ampleur proche de l'état primaire. Cette forêt est devenue un site de référence où les scientifiques peuvent étudier sur 5 726 ha la dynamique d'écosystèmes laissés en libre évolution : structure et composition de la forêt, âge et taille des arbres, propriétés des sols et de leur humus, strate herbacée et flore fongique, macrofaune et entomofaune (xylophages, saproxylophages), proportion de bois mort, processus de régénération, rôle des grands herbivores, résilience de la forêt, bilan en terme de cycle du carbone, etc.

Fiche consultable sur <https://www.academie-agriculture.fr/> - onglet "Publications", puis "Encyclopédie de l'Académie".

La naturalité, valeur absolue ou gradient ?

Pour le grand public, la naturalité renvoie à deux notions complémentaires, mais différentes et par ailleurs assez théoriques : d'une part le degré de l'empreinte humaine, d'autre part le degré d'expression des caractéristiques clés des écosystèmes en libre évolution. Mais l'absence totale d'intervention humaine sur les écosystèmes est aujourd'hui très difficile à affirmer, compte tenu notamment de la responsabilité anthropique dans l'accroissement de l'effet de serre, et des effets de la pollution atmosphérique à longue distance ... En outre, il est extrêmement difficile de caractériser un état originel des milieux naturels, en oubliant l'influence humaine sur la biodiversité, l'occupation des sols et le climat, dès le Néolithique. Ces deux notions peuvent même conduire à des logiques inconciliables, comme ce peut être le cas face à l'expansion de nouvelles plantes exotiques envahissantes ou organismes pathogènes introduits : faut-il ou non intervenir pour préserver des espaces naturels ?

C'est pourquoi les débats actuels s'orientent davantage vers le classement des milieux sur un gradient de naturalité, exprimé à différentes échelles (du peuplement à l'écorégion), a minima rigoureux et cohérent pour certains critères (humus, nécromasse, potentiel floristique, ...), même si un débat entre scientifiques, gestionnaires et naturalistes existe sur la pondération entre critères.

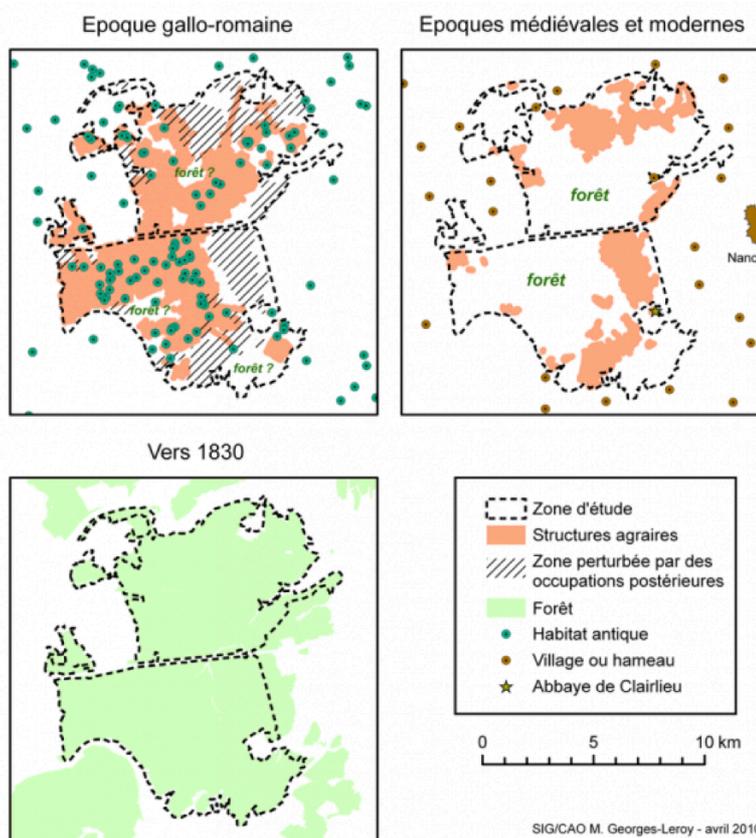


Figure 2. Évolution de l'occupation humaine en forêt de Haye (Meurthe & Moselle) au cours des deux derniers millénaires - (Source : M. Georges-Leroy, 2009)

S'il existe un consensus sur l'enjeu du «temps long» pour minimiser les effets induits d'une ancienne occupation humaine en forêt, et permettre pleinement la «libre expression» des processus écologiques naturels, conduisant alors vers un haut degré de naturalité, il n'existe pas d'accord sur l'ampleur minimale de cette dimension temporelle : si les partisans d'un classement en réserve intégrale de certains espaces montrant un fort degré de maturité pensent souvent en termes de plusieurs décennies à quelques siècles, il est par ailleurs impossible d'oublier que les sols et la flore conservent encore la trace nette de l'histoire d'il y a 2 000 ans ou plus. Ainsi il est possible d'identifier en Europe occidentale les «forêts anciennes», en les distinguant de celles qui ont été défrichées récemment avant un retour à l'état boisé, grâce à la présence de certaines espèces comme le muguet, la jacinthe ou l'anémone des bois.

Et que dire des perspectives de naturalité des vastes espaces interdits à l'accès humain après la catastrophe de Tchernobyl, dès lors que la radioactivité (en décroissance) se manifesterait durant des centaines de milliers d'années ? De manière plus troublante encore, les historiens et les écologues qui s'opposent depuis quelques décennies sur l'histoire du bassin amazonien font émerger à cette occasion une «géo-histoire environnementale», en apportant un faisceau de plus en plus lourd et convaincant de preuves et d'hypothèses qui conduisent à penser qu'au moins 15% des surfaces forestières amazoniennes qui incarnent globalement, pour le public comme pour beaucoup de spécialistes, un extrêmement haut degré de naturalité porteraient des traces manifestes d'une occupation humaine ancienne, dans les sols et la végétation.

La naturalité : concept scientifique ou philosophique, ou à la charnière des sciences sociales et de la nature ?

Elle fait également écho à de nombreuses approches philosophiques européennes ou nord-américaines s'interrogeant sur les rapports de l'homme et de la nature. Elle ne se comprend qu'au sein du naturalisme dualiste, qui caractérise, selon Philippe Descola, professeur au Collège de France, l'univers culturel occidental, en opposition aux trois autres manières pour l'humanité de vivre dans et avec la nature : l'animisme, le totémisme et l'analogisme. Dans ce contexte, la naturalité exprime philosophiquement une «altérité qui résiste» à l'homme, une sorte de «réalité première», qui suscite l'adhésion, l'opposition, ou des attitudes ambivalentes.

Y a-t-il continuité ou non entre l'homme et la nature?

Dans le naturalisme, l'homme se vit comme étant en discontinuité avec la nature du point de vue de l'intériorité, tout en étant conscient de sa continuité physique avec elle. L'animisme vit tout le contraire, en affirmant la continuité avec la nature du point de vue de l'intériorité, et la discontinuité des mondes humains et naturels, même si tous ceux-ci communiquent entre eux. Dans le totémisme, l'homme se pense comme ayant des qualités physiques et morales analogues à celles de certains non-humains à l'intérieur de groupes bien segmentés. Dans l'analogisme, le monde (à une échelle infra-individuelle) est un gigantesque composite de qualités et d'états différents, reliés par des mécanismes ou des dispositifs de correspondance.



Fig 3. Totem à tête d'oiseau (Photo P. Downey)

Des travaux sociologiques ont montré qu'il existe certes des différences entre la perception de la naturalité par le grand public et le classement effectué sur la base de critères relativement objectifs, mais aussi de fortes convergences. Néanmoins, cette perception peut être vécue comme positive par certains, et oppressante par d'autres. La naturalité forestière peut être à la fois le refuge où peuvent aller se ressourcer ceux qui ont besoin de s'éloigner un temps de la société, et le signe visible d'une modification (vécue comme une dégradation) des rapports sociaux qui avaient structuré un paysage et une exploitation de la forêt. A cet égard, il est encore possible de retrouver des traces vivantes de l'univers culturel paysan européen, marqué par un combat séculaire et quotidien contre la nature.

Où nous mène le débat sur la naturalité ?

La naturalité a été mise en avant, dans un premier temps, avec le souci prioritaire de préserver des espaces menacés à fort degré de naturalité. Elle a été un des arguments en faveur d'une politique de mise en réserve intégrale (cf. notamment la création à travers le monde de grands parcs nationaux ou de réserves), et les espaces ainsi protégés comptent de fait une proportion élevée de forêts. De manière cohérente avec les deux notions d'absence d'intervention humaine et de valorisation d'une sorte d'état biologique originel, depuis la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la décision publique a ainsi «reconnu» l'intérêt scientifique, philosophique, pédagogique, culturel et artistique de préserver des espaces relictuels que l'ancienneté de leur trajectoire singulière rendait exceptionnels. Mais les surfaces concernées par ces critères et actuellement non protégées se réduisent rapidement.

Le débat sur la naturalité se déplace actuellement dans trois autres directions :

- il questionne les aménageurs du territoire sur l'empreinte forte, parfois irréversible, de certains de nos choix, et sur la raréfaction des forêts à haute naturalité ;
- il interpelle les forestiers sur leurs choix d'aménagement, à l'échelle de la parcelle, du massif forestier et du paysage, notamment en faisant le lien entre naturalité et résilience, en argumentant que la capacité d'un écosystème à retrouver un nouvel équilibre après une crise majeure, éventuellement après avoir évolué (cf. la résilience), a quelque chose à voir avec son degré de naturalité ;
- il invite les forestiers et les responsables de l'aménagement du territoire à un nouveau regard sur les surfaces significatives où l'abandon de gestion (pour des raisons de parcellaire, de relief, de pauvreté de sols, de mauvaise desserte, etc.) se traduit depuis quelques décennies par une «libre expression» des processus naturels, sans qu'il soit envisagé de voir disparaître tous les effets directs ou induits d'une gestion forestière longue et parfois marquante : c'est l'enjeu de l'émergence d'une nature dite «férale», différente de la nature qui a justifié les mesures de protection évoquées précédemment. Il se crée ainsi sous nos yeux quelque chose de nouveau et d'intéressant, dans un environnement global changeant, dont le terme n'est pas aisément prévisible.



Figure 4. En Forêt de Bialowieza : chevaux koniks polonais réintroduits, espèce la plus proche du cheval tarpan , aujourd'hui disparu. Photo : «Konik-etilage1».

Ce qu'il faut retenir

- La naturalité est un concept qui fait aujourd'hui débat dans le monde forestier et au delà
- La naturalité est à la fois un concept philosophique et scientifique qui trouve une résonance particulière dans les systèmes peu artificialisés que sont les forêts
- Ce concept invite à une réflexion nouvelle sur l'aménagement du territoire et sur certains objectifs de la gestion forestière.